



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Coiffure exécutée par M. Croisat, ornée de gaze et de raisins de son magasin, rue de l'Odéon, n. 31. Robe en tulle-illusion, façon de M^{me} Brunel-Mass, rue Sainte-Anne, n. 22.

MODES.

BEAUCOUP de bals ont été donnés dernièrement, et beaucoup de toilettes toutes fraîches, toutes nouvelles, ont apparu comme un dernier jet de l'élégance des parures d'hiver. Les étoffes de soir brochées ou à dessins à jour étaient toujours très-nombreuses; puis, force robes de gaze et de tulle, brodées en soie blanche ou nuancée. Des blondes-illusions formaient des toilettes d'une extrême fraîcheur. Le devant des jupons était orné de fleurs, de nœuds, ou de broderies disposées de mille manières diverses.

ENSEMBLES DE TOILETTE.—Sur une robe de crêpe rose, des branches de lierre ser-

pentant l'une dans l'autre formaient tablier sur le devant du jupon.

—Sur une robe de gaze-citron, à lignes satinées, deux cordons d'oreilles d'ours descendaient depuis la ceinture jusqu'à l'ourlet, en se séparant en tablier.

—Une robe de gaze blanche frappée en dessins d'or. Corsage à pointe et cordelière d'or; mantille de blonde; manches à triples sabots. Sur la tête, un bandeau d'or avec ornement de camée au milieu du front, et un bouquet de plumes blanches placé de côté, et assez en arrière.

—Une robe de crêpe bleu-de-ciel avait sur le devant du jupon trois rangées de nœuds de rubans de satin rose, s'agrandissant vers le bas. Sur les manches, trois nœuds semblables, et pour coiffure deux

nœuds placés de chaque côté dans les tresses tournées sur les joues.

— Une robe en jolie étoffe vert-lumière avait trois guirlandes de petits œillets, placés en biais sur le devant du jupon. Ces guirlandes s'arrêtaient à diverses distances : la première au genou, et la dernière au bas de l'ourlet. Elles se terminaient là par un bouquet qui retombait en gerbe sur la robe. Le corsage à pointe était garni autour de la poitrine d'une ruche de tulle. Pour coiffure, un cordon d'œillets passait sur le front, puis formant un second cercle autour des nattes, se réunissait de côté par deux bouquets.

— Deux jeunes femmes étaient remarquées chez M. Ch*** par la ressemblance de leur physionomie et de leur costume. Elles avaient des robes en satin rose, d'une nuance charmante. Le corsage à pointe avait sur le devant une broderie de perles blanches, s'élargissant depuis la pointe du corsage jusqu'aux draperies de la poitrine, d'où partait une mantille de blonde qui entourait le dos, et s'arrêtait sur chaque épaule par un nœud de perles. Pour ceinture, une cordelière de perles, dont les glands retombaient jusqu'au bas du jupon. Dans les cheveux, deux grandes plumes blanches, tournées en spirale, et retombant de côté. Les tresses à la Clotilde sur le devant.

— Les fleurs ou guirlandes que l'on met sur les coiffures de bal, sont en général très-déliques, petites, et de couleurs tendres. On voit pour jeunes personnes, des guirlandes de petits œillets de Chine, de *ne m'oubliez pas*, de jasmin, etc.

TURBANS. — Nous avons vu de charmans turbans en gaze diaphane blanche et bleu pâle entremêlée. Il y avait dans ce mélange quelque chose de nuageux qui allait parfaitement à la physionomie.

CHAPEAUX. — On fait les formes de chapeaux beaucoup plus hautes sur la nuque que sur le devant, ce qui dégage le cou et est avantageux aux petites femmes. La passe descend très-bas de chaque

côté des joues, et est relevée au milieu.

COIFFURE. — Les tresses en demi-cercle sur les joues s'adoptent de plus en plus. Cette coiffure, excessivement commode en ce qu'elle conserve sa fraîcheur, même à la fin d'un bal, est toujours celle qui prend les dénominations à la *Clotilde*, à la *Berthe*, etc.

FANTAISIES. — Plus les éventails sont immenses et antiques de peinture et de monture, plus ils sont de mode aujourd'hui ; on paie au poids de l'or quelques-uns de ces éventails qui possèdent le cachet du siècle de Louis XV, et attestent par leur style qu'ils ont été au moins inventés pour les caprices des Dubarry ou des Marie Mignot. On a payé 500 fr. un éventail, monté écaille et or, et d'une finesse de peinture admirable, représentant des emblèmes mythologiques, etc. Chardin * a, dans ce moment, des éventails très-recherchés, et qui sont très-jolis, le fond noir, à peintures vives, et élégamment montés, etc.

— Tous les gants pour bals ont le tour du haut garni de petites coques de rubans de satin. Il n'est plus possible de porter une paire de gants sans cet ornement. On vend ces garnitures, préparées par centaines, chez tous les marchands de nouveautés.

MODES D'HOMMES. — C'est une jolie mode pour les hommes que celle d'un frac demi-français, garni d'un léger passe-poil en or. — Plusieurs de nos plus grands élégans en ont fait faire pour les grands bals.

— Les foulards blancs sont généralement employés pour mouchoirs de poche par tous les fashionables ; mais il y a une grande distinction entre le foulard français, le foulard des Indes et le foulard de la Chine. Ce dernier est de meilleur goût, aussi a-t-il le double de valeur des autres.

NOUVEAUTÉS. — M^{me} Lainé Burger ayant transféré sa fabrique de chapeaux de paille rue Saint-Marc, n° 6, nous nous

* Boulevard des Italiens.

empressons de le faire connaître, ayant vu chez elle des modèles charmans en paille de riz à jour, paille de riz unie, pailles chinées et autres, dont les formes sont gracieuses, et qui offrent une grande commodité pour voyager. On l'appelle capote Amélie; entre autres nous avons vu chez elle un chapeau nommé Saint-Marc, dont la forme est plus habillée, qui se fait également en tout genre de paille.

Le succès qu'elle a obtenu l'année dernière pour les chapeaux Caroline, lui promet la même vogue cette année pour ses chapeaux Amélie et Saint-Marc.

— *La pommade de la Mecque, l'eau de rose turque, l'eau de Bagdad, la pâte turque, la poudre des sultanes, le rouge turc*, sont autant de cosmétiques précieux que M^{me} Francisque a importés dans nos contrées, et qui, depuis nombre d'années, ont acquis un succès qui ne laisse aucun doute sur leurs bienfaisantes propriétés. En les rappelant au souvenir des femmes qui tiennent à leur beauté et à leur fraîcheur, c'est presque faire un appel général au sexe; mais nous devons y joindre une observation particulière, pour faire éviter de se méprendre aux contre-façons, dont les résultats sont quelquefois si fâcheux. M^{me} Francisque ne délivre ses productions que chez elle, rue Traversière-Saint-Honoré, n^o 37, et tous ses flacons sont scellés de son cachet et signés de son nom.



UN SALON DE PARIS.

On a bien voulu nous communiquer quelques-unes des lettres que lord Arthur F..... écrit à sa famille et à ses amis depuis qu'il est sur le continent, et qui paraîtront bientôt sous le titre de *Correspondance d'un Anglais du 19^e siècle*. Empressés de répandre le plus de variété possible dans ce journal, nous publions la lettre suivante :

« Oui, ma sœur, je m'amuse toujours à Paris, que je ne connais point, que je ne connaîtrai jamais, parce qu'il se diversifie à chaque instant; il en est des descriptions de cette ville, comme des dictionnaires des langues vivantes qui ne seront jamais complets. Si je peux dire cela des rues, des places, des monumens, ce sera bien autre chose quand je vous parlerai des maisons particulières et des coutumes des habitans. Grâce au ciel, il n'y a pas un Anglais qui ne sache comment vivent ses pairs, et l'originalité de notre caractère ne nous dispense point de nous soumettre à nos usages avec une régularité qui ressemble au respect. Je n'examinerai pas si c'est bien : je le crois. Mais ici, je ne sais ce que l'on pourrait appeler *national*, excepté la soupe; il règne une indépendance qui se remarque dans les plus petits détails de la vie privée, et qui rend *insaisissable* la mode de ce moment.

« Vous voulez que je vous achète des meubles! vous m'envoyez les adresses de plusieurs tapissiers qui ont fourni ladies S.... S..... Ce ne sont plus ces ameublemens-là que l'on admire.

« Dimanche dernier j'étais invité pour la première fois à dîner chez le marquis de C..... Selon sa coutume, *John*, dont je n'ai pas le courage de me séparer, s'est arrangé de manière à ce que je ne sois prêt qu'à six heures bien passées; et, par suite de sa gaucherie ordinaire, il n'a pu me procurer qu'un fiacre. Je pars trop tard; je pars dans la plus laide, comm

dans la plus humble des voitures; mais M. de C..... étant ce que l'on appelait autrefois en France un *grand seigneur*, les fiacres entrent dans la cour de son hôtel, politesse qui ne leur est point faite chez la haute finance, ni chez la noblesse moderne, sauf un très-petit nombre d'exceptions. L'hôtel de C..... est neuf. Un fort bon air, c'est-à-dire un air chaud, régnait dans le vestibule et dans l'antichambre; et pensant à la jeunesse du maître de cette maison à peine achevée, je ne doutai point de trouver là tout ce que les arts et l'industrie de nos jours ont su créer dans leurs dernières méditations. On était à table; l'embarras que j'en éprouvai, les excuses qu'il me fallut faire au marquis, m'absorbèrent tout entier, et je pris ma place, uniquement préoccupé de la mauvaise grâce que je devais à ce coquin de John. Au bout de trois minutes, j'étais arrivé au même point que le reste des convives, et je commençai à regarder autour de moi. Eh! mais, pensai-je, que faut-il croire de ce témoignage de mes yeux? Cette décoration de cheminée, en chêne noir, qui a bien six pieds de haut, dont les colonnes sont contournées, les sculptures si profondément fouillées, les ornemens si multipliés; toute cette boiserie si brunie, si lustrée, est bien du temps de Henri II; et cette petite glace carrée et biseautée qu'elle encadre, n'est-ce pas un de ces miroirs de Venise qui excita l'admiration et la joie des coquettes, vers 1540? Les jolis visages qui essayèrent tant de mines devant ce miroir, pourraient aujourd'hui lui servir de matière, et... Pardon de cette réflexion philosophique, mais que voulez-vous que m'inspire une coquette de 1540? et voulez-vous que des *monumens* de cette époque laissent ma mémoire inactive?... Assurément la lampe qui m'éclaire, brillait sur la tête de la duchesse de Valentinois. Ces tentures de cuir, à fond de pourpre, et où l'or se relève en bosse, auront recouvert les murs du château de Blois, et recueilli le dernier soupir du

Balafré, les cris de ses assassins, le sourire de son souverain rassuré. Ah! mieux vaut reposer mes yeux sur ces portières de damas plus épais que le velours, et que souleva d'une main timide La Vallière, ou que firent tirer bruyamment Montepan et Fontanges. Mais vainement je voudrais m'arrêter sur le *beau siècle*, ces dressoirs ont porté le repas de noce du roi de Navarre et d'une Médicis; et ces buffets renfermaient la vaisselle de François I^{er}, quand d'Ardres il faisait à Henri VIII les honneurs de ce camp, si magnifique qu'il fut surnommé du *drap d'or*... Le souvenir de ce prince réveilla en moi des idées de chevalerie: je regardai la table pour voir si on ne nous servait point un paon rôti... On était au dessert!... Jugez de ma confusion? j'avais dîné dans une distraction complète. Mais personne ne s'en était aperçu: les uns s'occupaient de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*; les autres, de l'auteur d'un poème sur *Madeleine repentante*; et moi, entre une si grande et une si belle célébrité, j'avais laissé dominer mon imagination par des objets matériels!... Maudit soit, dis-je en moi-même, un ameublement qui donne tant à penser! puis je me promis de ne plus laisser errer mes regards. Mais pourrais-je ne pas les porter sur la table? — Ce service de cristal coloré, si transparent, si bien taillé, qui semble de diamant incrusté de topazes, je n'en ai pas encore vu un pareil? — Peut-être, me répond le marquis; je l'ai rapporté de Bohême. — Et cette coupe d'une forme si élégante? — Je l'ai trouvée à Naples. — Et cette aiguière? — Je l'achetai en passant par Madrid. — Il n'y a donc que l'Angleterre qui ne soit pas représentée ici? — Pardonnez-moi, dit en riant M. de C....., vous avez mangé un *gigot de Londres*... Je me demandais si cette circonstance était flatteuse pour mon orgueil, quand M. de C....., voulant m'épargner le ridicule de méditer sur un *gigot*, me demanda si j'avais reconnu M^{me} *Vigano* et *Huerta*?

— Je n'ai garde ; je ne les ai jamais vus.
— Mais d'où venez-vous donc ? — De l'université de Cambridge, où je suis entré en sortant du collège d'Eaton. Cependant ces deux noms sont venus jusque-là.
— Comment trouvez-vous M^{me} Vigano ?
— Fort jolie. Elle a de beaux sourcils, de beaux yeux, de belles dents. — Voilà tout ? — Mais c'est quelque chose, il me semble... On se leva de table, et nous passâmes dans des salons que l'industrie des nations, comme celle des siècles, ornait de toutes parts. Mais je m'étais juré d'oublier ce que je savais d'histoire et d'archéologie ; je jetai seulement un regard *tendre* sur un globe de lampe, peint par *Cicéri*. Au moins si j'admire son œuvre, il le saura ; mais comment le dire aux autres ?

» On présenta une guitare à Huerta. Ce n'est point un instrument pour lui, c'est une amie, une compagne ; il lui parle, et elle lui répond ; c'est pour la presser contre son cœur, qu'il la tient ; il l'aime, il l'adore ; je dirai qu'il l'épouse, s'il était moins passionné. Ne me demandez pas après cela comment Huerta joue de la guitare.

» M^{me} Vigano est italienne, et ne songe point à exciter le désir de l'entendre par des refus ; elle ne calcule pas les suites de sa bonne grâce, et ne combine pas les mines qui doivent alternativement détruire ou ranimer l'espoir des amateurs. On la prie de chanter ; elle se lève, s'avance vers le piano, s'y place et prélude. Est-il possible que je n'aie trouvé cette femme que jolie ! quelques accords, et la voilà belle. Mais elle chante... écoutez : elle se rappelle les horreurs d'une nuit funeste. Je les vois aussi, moi ; elle regrette un tems de bonheur, de gloire, d'amour. Oh ! oui, tout cela est passé, je le sens à l'oppression qui m'accable, au serrement de mon cœur... Ses regrets?... non, ce sont les miens ; j'en ai oublié l'objet ; il se perd dans je ne sais quelle vague mélancolique, si triste, si profond... Mais un

éclair de bonheur luit... Non, non ; elle vient de le dire : *Jamais!*... elle l'a répété : *jamais!*... La voilà pâle, abattue ; et moi je cache mon visage dans mes mains, car je commence à comprendre, depuis qu'elle se tait, que c'est la romance d'*Isolina* que je viens d'entendre. On crie autour de moi : quelle voix ! quelle méthode ! J'aperçois un groupe où l'on a les yeux rouges, et où l'on garde le silence ; c'est de ce côté que je m'établis, car je suis triste pour la soirée... Eh ! à propos, de quoi m'affligerais-je ? voilà une femme qui ne respire que la joie, la félicité ; elle est montée sur le trépied, pour célébrer son triomphe : *Il m'aime!* chante-t-elle, *en vain veut-il le dissimuler... son regard, sa main tremblante, son accent... oh ! je l'ai compris : il m'aime!*... Et les yeux de M^{me} Vigano scintillaient sous ses longs sourcils noirs ; ils semblaient *éclairer* cette physiognomie mobile qui, avant sa bouche, m'avait appris qu'elle était aimée ; qu'elle s'enivrait de cette gloire de femme, si vive, parce qu'elle est si fugitive!... *Il m'aime!* disait-elle encore ; et son bonheur, elle voulait le voir partagé ; il exaltait sa sensibilité ; être heureuse seule, ne lui suffisait point ; elle nous communiquait cette naïveté des sentimens passionnés qui ont besoin de s'épancher, alors qu'ils ne redoutent plus d'obstacle. Et nous sentions, avec elle, qu'être aimé c'était l'unique bien : nous aimions de sa vie... Ange ou démon, pensai-je, d'où te vient ce pouvoir de disposer ainsi de ma volonté ? et j'examinai jusqu'à son turban blanc, sa robe et son écharpe de mousseline, ses franges d'or, comme si dans ce costume de *bayadère* j'eusse espéré trouver le secret du charme qui me subjuguait... mais elle ne chantait point, quand je voulais m'expliquer cet empire auquel je ne voyais pas de borne. Est-ce donc la musique de *Vaccaï*? elle est délicieuse, et peut-être... Ah ! une ritournelle du mouvement le plus gai... ce dialecte vif, accentué... j'y suis

Voilà les arcades de Bologne, et une gaie commère qui réunit ses voisines... il est arrivé quelque chose dans les environs ; assurément ; mais elle ne le racontera pas sans exorde : « Femmes, apprenez à plaire ; maris, sachez n'être point jaloux. La meunière qui est si jolie ; le meunier qui est un si bon homme... — Eh bien ? — Sa meunière est si jolie !... cela ne suffit-il pas ? Mais il arrive un galant... deux galans. — Oh !... — Ils s'acheminent tous trois... vers l'hôtellerie !... et le meunier, le mari !... les suit... — Oh !!! — Que voulez-vous ? la meunière est si jolie ! » Et moi, comme un sot, je prends parti dans cette affaire. Je vais au moulin, à la taverne ; je m'étonne avec les voisines ; je m'inquiète pour le mari, j'écoute la Bolonaise, qui ne veut pas m'en dire davantage. Elle a raison : *la meunière est si jolie !... N'en sais-je pas assez ?*

» Il ne me sera pas impossible, après avoir fait le tour du monde, et dépouillé une vingtaine d'antiquaires, de meubler votre rez-de-chaussée comme celui de l'hôtel de C..... ; mais à vous donner une idée du talent de M^{me} Vigano, de son incomparable expression, de la flexibilité de son art, ou plutôt de cette organisation qu'une nature avare n'accorda qu'à elle, c'est à quoi, ma sœur, je renonce, me demandant si la plume de Byron, ou le pinceau de Gérard, représenterait à mon gré tant d'intelligence, de grâces, de finesse et de puissance. »

Traduit par la comtesse de BRADL.

UNE SOIRÉE ARABE.

Une soirée arabe présente à l'œil de l'observateur un tableau vif et gracieux, où la franchise, la gaieté et la folie même président tour à tour. On n'y connaît point cette étiquette gênante qui règne dans les salons européens ; on dirait qu'elle s'enfuit aux premiers sons des instrumens.

En Syrie, la sage-femme a beaucoup de prérogatives attachées à ses attributions ordinaires. Presque toujours elle est requise par le maître ou la maîtresse du bal de faire verbalement les invitations ; elle s'affuble de son grand voile blanc, et se rend au préalable chez les parens ou alliés de la maison. Au sortir de là, elle visite les personnes les plus qualifiées du quartier, et les prie, au nom des invitans, d'assister sans façon (*Bila teklif*) à la soirée du lendemain.

La salle de réception est simplement meublée ; un sofa est au fond, et une grande natte convertie de tapis est étendue depuis la porte d'entrée jusqu'au pied du sofa. Des lampes, disposées sans ordre dans ce local, suppléent aux lustres et aux candélabres.

A sept heures, la salle retentit de gaieté. Le corps des chanteuses-musiciennes arrive bientôt avec ses instrumens *, et va se placer dans le coin que lui désigne le maître de la maison.

La pipe, le narguilé, le café, les liqueurs, plaisirs inmanquables dans une réunion arabe, commencent à circuler de main en main, et la gaieté les suit de près. Le parfum du musc et des pastilles aromatiques s'exhale des pipes et des narguilés, se confond avec la fumée et se répand bientôt en épais nuages dans la salle ; c'est alors que le tableau prend un nouvel éclat. Les diamans, l'or, les perles disposées avec ordre sur la coiffure des dames, dont la ligne s'étend d'un bout du sofa à l'autre ; les riches étoffes de brocart, etc., brillent au milieu de cette atmosphère de fumée. De jeunes garçons et de jeunes filles, élégamment parés, por-

* Le *Drumbiké*, le *Nacarat* et le *Def* ou *Dairé*, sont les instrumens favoris des Arabes. Le premier approche du tambourin ; le second a un son moins bruyant, on s'en sert au moyen de deux baguettes qui marquent le tems et la mesure. Le *Def* ou *Dairé* est un petit tambour de basque. Les Arabes ont aussi le *Psaltérion*, la *Flûte*, etc., mais les musiciens publics ne se servent que des trois instrumens précités.

tant, les uns des vases d'encens, les autres des flacons d'eau de senteur, parfument et arrosent avec grâce le cercle joyeux.

Les *zèlaghit*, ou cris d'allégresse, se font bientôt entendre de tous les coins de la salle; les instrumens retentissent et le chant bruyant commence.

A ce signal de gaîté, la jeunesse se prépare à soutenir de sa voix la voix souvent faible et rauque des chanteuses — musiciennes; la natte se couvre de conviés, et chacun, assis les jambes croisées, le cœur ivre de fumée et de plaisir, suit la mesure en battant des mains, et accompagne de sa voix le chant des musiciennes.

Le bal s'ouvre, la maîtresse du lieu y débute toute seule, retourne bientôt à sa place, et engage, à son tour, la dame la plus qualifiée de la soirée. Les dames se succèdent jusqu'à ce qu'elles aient toutes largement payé leur tribut à la société dont les applaudissemens vont toujours redoublant.

Après le tour des dames, dont la danse exprime la grâce et le désir de plaire, le tour des cavaliers commence. Le maître de la maison se lève et suit la marche déjà tracée par sa femme. Souvent les servantes et les esclaves ne sont pas épargnés; les maîtres, pour prix de leur bonne conduite et comme signe de satisfaction, leur permettent de danser devant eux.

Les danseuses-musiciennes ferment le bal; elles s'accompagnent de la voix en dansant; mais alors il n'est plus convenant de battre des mains et de faire chorus avec elles.

A minuit, de grands plats de douceurs circulent dans la salle, et le plus souvent les filles de la maison, requises pour cet office, les disposent sans symétrie sur la natte; tous les conviés se groupent à l'entour, et les flacons de liqueurs se succèdent alors sans interruption.

Après le repas, on ne fait que répéter exactement la première partie de la soirée, avec cette différence que les places se vident par le départ des trois quarts de la

société. Du reste, c'est aussi ce qui a lieu communément dans les salons européens.

(*Moniteur égyptien.*)

L'ANGE ET LA COQUETTE.

Une église sans lumière
Sonnait le salut du soir,
Et seule avec la prière
Une femme vint s'asseoir :
Vaine, frivole et pompeuse,
Que peut-elle avoir souffert ?
Le pauvre la croit heureuse ;
Mais elle a peur de l'enfer.

Dans l'ombre de la chapelle
Veille l'ange des pardons ;
Et c'est le seul qu'elle appelle
Pour l'attendrir par ses dons.
— N'apportez que vos alarmes,
Dit-il ; tout cet or offert,
S'il n'est mouillé de vos larmes,
Ne sauve pas de l'enfer.

— Quoi ! n'est-il pas un mensonge ?
Dit-elle avec plus d'effroi ;
Prenez ! et d'un mauvais songe
Bon ange, délivrez-moi !
Je sens, la nuit où tout change,
Sur mon cœur un poids de fer !
— Femme ! lui répondit l'ange,
C'est donc là qu'est votre enfer ?

— Oui ! puisqu'on nous fait un crime
De nouer de tendres nœuds ;
Oui, puisqu'ils parlent d'abîme
Où s'éteignent les beaux yeux ;
Faut-il haïr pour leur plaisir
L'amour qui nous est offert ?
— Non ! dit l'ange sans colère,
L'amour vrai n'a pas d'enfer.

— Sous les nids, frais en ménage,
J'étendis mes fins réseaux ;
Mortel fut mon voisinage
Aux femelles des oiseaux ;
M'entendez-vous ?... — Pas encore,
Dit l'ange au cœur découvert.
Un mystère que j'ignore
Vous a fait peur de l'enfer !

— Mais... j'ai brisé tant de chaînes !
J'ai défait tant de sermens !
Tant, à des femmes trop vaines,
Volé d'époux et d'amans !
Leurs pleurs ont prouvé mes charmes ;
Et tant d'or me fut offert !...
— J'entends, pour venger leurs larmes,
Vous avez peur de l'enfer !

MARCELINE VALMORE.
(*France Départementale.*)

Album.

L'Opéra donne demain son bal masqué pour la mi-carême. Le théâtre représentera la belle décoration du bal masqué de *Gustave*. Le bal sera précédé d'un spectacle sur le théâtre dans l'ordre suivant : quadrille des caricatures de Dantan, et sonate sur la prière de Moïse, exécutée sur une seule corde; la parade classique du boulevard du Temple, composée de plusieurs scènes jouées par Arnal et Lepeintre, du Vaudeville; tirage d'une loterie à huit lots gagnans, parmi lesquels une entrée pour un an à l'Opéra.

— L'assemblée générale annuelle de MM. les auteurs dramatiques, qui doit avoir lieu incessamment, sera, dit-on, suivie d'un *dîner-monstre*, aux Vendanges de Bourgogne. Tout auteur joué sur un théâtre de Paris pourra en faire partie.

— Dans le dernier mois de carnaval, on assure que, spectacle et bals compris, il est entré 200,000 fr. dans la caisse de l'Opéra.

— *Le Brigand et le Philosophe* attire la foule au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— Une ordonnance de police, publiée il y a quelques jours, exige que les théâtres de Paris soient fermés à onze heures précises. A Bologne, au contraire, il y a punition pour le directeur de spectacle qui fermerait son théâtre avant onze heures de la nuit.

— On a représenté à Bordeaux une pièce intitulée : *les Femmes révolutionnaires, fonctionnaires et factionnaires*.

— On se porte aux dernières représentations de *l'Homme du siècle*, au Cirque-Olympique. A cet ouvrage vont succéder

les grands manéges qui cette année seront renforcés par les débuts du sieur Bertotot, écuyer dont la réputation est très-grande, et par les exercices d'un jongleur indien cité par son agilité. M. Martin doit aussi arriver. On se rappelle l'avoir vu, il y a trois ans, dans la pièce des *Lions de Mysore*. Il ramène avec lui un tigre et un lion d'une beauté remarquable, et qui obéissent à sa voix.

— Paganini a passé à Valenciennes avec les demoiselles Wells, cantatrices italiennes, pour se rendre à Calais, et de là à Londres. Il y a eu foule aux concerts qu'ils ont donnés.

— Une belle course a eu lieu la semaine passée au bois de Boulogne, entre Rob-Roy, cheval bai, appartenant à M. Mosselman, et un cheval gris, appartenant à M. Perrier. L'avantage a été pour Rob-Roy, qui a dépassé d'une tête de cheval.

— Au diorama de Regent's-Park, à Londres, on montre deux vues nouvelles, qui sont d'une perfection admirable : celle des ruines de Fountains-Abbey, dans le Yorkshire, et celle de la crypte de l'abbaye de Saint-Denis, près Paris.

— Le carnaval a été très-brillant cette année à Madrid, d'autant plus brillant que la population avait été depuis longtemps privée de ce divertissement. La moitié de la capitale, on peut le dire sans craindre de s'exposer à être démenti, était masquée. La foule était si grande aux portes des théâtres qui donnaient des bals masqués, qu'un homme y a été étouffé. Quand un peuple est si disposé à se divertir, il est bien près de vivre en paix avec tout le monde et avec lui-même.

A ce Numéro est jointe la planche 1044.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDÉY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

5. Mars 1834.

N^o 1044.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près les passage de l'opéra
*Coffure ornée de gaze de Raïsons. Robe en tulle illusion
déposée en Salon.*

Messrs & J. Fuller N^o 24, Rathbone Place, London.